

Photographies
Noella Redais, Sylvie Pétel
Keren Sentis, Alain Bellet
Et avec Patricia Baud



Marquise si ton visage...

Récit imaginé et écrit collectivement en juillet 2018
Maison de Quartier des Deux-Parcs de Noisiel

Textes, personnages et scénario

Antony Denoeud, Brigitte Voisin, Colette Michon,
Fatou Fantarisa, Karen Sentis, Michel Laforest,
Noella Redais, Patricia Baud et Alain Bellet

Les jeunes mariés avaient franchi la grille d'entrée d'un pas identique et ils s'étaient engagés sur l'allée de gravier en direction du château. Ils avaient marché côte à côte, lui, un peu guindé et raide, elle, plus petite et menue, chignon bas, robe, blanche, très ajustée, corsetée avec une longue traîne couverte de motifs floraux. Ils avaient regardé dans la même direction.

Il l'avait retrouvée dans le grand salon du rez-de-chaussée, immobile, effarée par la multitude des meubles entassés. Pièce surchargée de dorures, de moulures, d'angelots, de fauteuils bas recouverts de tapisserie. Un lustre de cristal scintillait de mille feux, et une grande glace reflétait de nombreux objets posés ici et là, un paravent chinois, de barbotines, des compotiers, de petites lampes jetant de faibles éclats.

Une fenêtre étroite donnait sur un parterre fleuri, s'agrémentant d'une statue de Diane Chasseresse. Elle semblait garder les lieux, baignant la pièce d'une lumière verte et dorée. De nombreux feuillages s'y reflétaient.

*
* * *

La marquise de Pompadour scrutait l'horizon, inquiète. Son regard se posait au bout de la perspective de son vaste jardin.

Elle craignait l'arrivée d'hommes de main de la reine, Marie Leszczyńska, épouse de Louis XV, celle qui l'avait poussée en disgrâce.

La marquise apercevait quelques ombres qui semblaient des silhouettes que l'on ne distinguait pas clairement.

Elle sentit son rythme cardiaque augmenter, son esprit se charger de pensées sombres, ses émotions la submerger. Ces visions n'étaient-elles que des illusions ?

*
* * *



À Champs, la Pompadour découvrit la laiterie par hasard, en s'aventurant aux alentours. Lieu un peu caché aux regards, sombre, froid et austère. Plusieurs pièces en enfilade remplies de seaux, bidons, louches, écrémeuse, attendaient l'arrivée du lait frais, et soudain, une odeur acide, un peu écœurante remplit l'air. La ferme du château bruissait de mille bruits : beuglements des vaches avant la traite, chevaux piaffants dans les écuries. Le poulailler était en émoi devant cette belle dame aux si beaux atours. Il ne connaissait que les filles de ferme, épaisses, lourdes, aux mains rouges, abimées par des lessives répétées. Un pigeonnier s'élevait au centre de la cour pavée, et les volatiles allaient et venaient, affairés.

*
* *

Plus tard, parée de sa robe de mariée, aux multiples plis joliment rassemblés pour former des nœuds de satin rose poudré, la marquise ajusta sa traîne à la lueur des chandeliers. Seule avec le clair-obscur complice, sa traîne doublée renfermait une cachette secrète. Nombre de missives auraient été dissimulées, dans bien d'autres parties de ses robes merveilleusement mises en scène.

« *Devinez ? Ou ? Devinez pour qui ?* »
L'aventure en avait tenté plus d'un. « *Rappelez-vous, la lettre de Casanova, retrouvée dans la serre embrumée de souvenirs.* » Les citrouilles recevaient les confidences amoureuses, les fraisiers s'acoquinaient aux roses trémières pour servir des jeux de séduction, le miroir couvert de masques oubliés, reflétait des histoires sans fin...

Ce soir-là, le lieu de rendez-vous était caché entre les falbalas de soie brochée, dissimulés sous sa robe. « *Dévoilez, découvrez-la couleur du jupon ! Un tulle bouillonnant de soie lilas.* »

Suivez-le chemin menant au jardin anglais, car en cette saison, les herbes folles jouent à cache-cache avec les dahlias mauves, les roses anglaises si odorantes, sensuelles et accueillantes. L'heure tardive, nous rapprochait de la fenêtre, la marquise guettait la venue de son invité. Un soupçon de parfum d'aventure, trois rangs de perles, un nuage de poudre irisée, le sourire malicieux, madame de Pompadour était divine, pétillante, exquise pour se faire lutiner la corbeille...

*
* *

L'après-midi était bien avancé certes, mais le soleil s'était déjà retiré derrière de gris nuages, le tonnerre grondait au loin. À travers la grande baie vitrée, on apercevait le vieux chêne de la cour, avec ses branches dénudées en cette saison automnale. Un oiseau vint s'y poser ; dans ce jeu de clair-obscur, seule une silhouette noire se distinguait alors et donnait un semblant de mouvement au vieil arbre : impossible de distinguer l'espèce de ce volatile. Il fut bientôt rejoint par d'autres, étonnamment silencieux,

Ah non ! L'ombre d'un animal surgit, un corbeau, aussi fiable que persifleur !



Maintenant, ses créatures semblaient enfin achevées.



comme attirés par un point de ralliement. En quelques instants, toute une escouade s'était ainsi regroupée, occupant çà et là les membres du vieux gardien de la cour. D'autres virevoltaient aux alentours.

*
* *

Soudain, un bruit étrange attira son attention dans le boudoir. D'un pas svelte et assuré, elle accourut, toute excitée par la venue de son hôte.

Ah non ! L'ombre d'un animal surgit, un corbeau, aussi fiable que persifleur !

À la tombée de la nuit, ses espions ne sont ni soubrettes et amants, mais une nuée de corbeaux qui tapissaient les fenêtres. Madame est seule à les voir !

Invisibles pour le commun des mortels, de parfaits complices.

Elle s'approche doucement de la fenêtre, l'entrebâille, pour le faire entrer discrètement.

Délicatement, perché sur son épaule, il susurra à son oreille quelques mots qui, la troublèrent, l'indisposèrent. Son teint de porcelaine, ses joues « roses lilas » ce si joli rose, alchimie de poudre merveilleuse créée par les artistes de Sèvres, n'était plus qu'une ombre insipide. Elle vacilla, bouscula le paravent chinois...

Dans un fracas étourdissant, le soulier s'envola, les rubans s'entremêlèrent, son corps frêle s'écroula sur... dans ... les bras d'un homme, caché derrière les chinoiseries.

Reprenant ses esprits, la belle reconnut immédiatement l'intrus, la perruque en berne.

Joseph Duplis ! L'inventeur diabolique, bricoleur de génie, coquin à ses heures. L'un des fidèles de la marquise. Mais quelle invention pouvait requérir une telle urgence interrompant ses projets libertins ?

*
* *

Maintenant, ses créatures semblaient enfin achevées. Pantins, mannequins, automates, Joseph Duplis se frottait les mains avec satisfaction. La nuit était tombée depuis longtemps et quelques chandelles donnaient à la pièce surchargée d'objets hétéroclites une bien curieuse atmosphère.

Mariées ou duchesses, princes ottomans, sommités ecclésiastiques, l'attachant artisan pensa alors que son travail allait pouvoir faire illusion et créer les événements dont il rêvait depuis longtemps.

Maître de chapelle du prince de Conti, Joseph Duplis était un talentueux et inventif bricoleur et, à cinquante-et-un ans il aimait s'amuser comme un jouvenceau et se moquait volontiers de tout et de chacun.

Désormais, il allait pouvoir se venger du duc de La Vallière.

*



* *

Ce duc l'avait fait chasser par ses valets, l'accusant de vol et de mille félonies. Ses gens l'avaient bastonné en pleine rue de Paris, et le pauvre Joseph avait échappé au pire grâce au talent d'un tisserand qui l'avait caché dans son échoppe. Depuis lors, il avait imaginé sa vengeance comme une sorte d'opéra où la magie conduirait le triste sire De La Vallière à la folie.

Des automates vengeurs étranglèrent le duc un jour de carnaval. Hélas, cet amoureux de la création concrète écrivait régulièrement des poésies en « é » comme effréné ou fricassée, âgé ou gros bébé, pétrifié ou adulé, sa voyelle préférée. Un mariage récent l'avait interpellé.

*
* *

*« Le marié hésitait.
Allait-il passer sa vie à aimer ?
Il avait descendu une bouteille à grande goulée
Et aurait peut-être un jour à le regretter.
Il avait revêtu son beau costume grisé,
L'événement d'une vie essentiel était
Et demandait une grande maturité.
La mariée toute en beauté
S'apprêtait à se donner
À l'homme qui la comblerait
Une robe bien portée
Amènerait la dame comblée,
Le succès d'un jour gravé,
Pour l'éternité.
Et chaque pas dans le jardin des mariés
Était plus beau que l'amitié
D'un couple avec succès composé.
Aurons-nous à la fête un festin à déguster
Des plus grands mets.
Chaque jour suffirait à combler
Le cœur de la belle mariée.
Son mari lui aura passé
La bague sans hésiter
En ce jour béni et arrosé.
Ensemble et groupés,
Les convives s'en étaient allés
Et les mariés bien inspirés,
Loin des invités, affamés
Ce sont le soir venu bien retrouvés
Le jour suivant, toujours à deux liés
Amoureux, ils sont allés
Vers la vie, d'un même pas cheminé
Là où la solitude ne resterait
Qu'un instant volé. »*

*
* *

Après avoir rangé ses créatures dans de gigantesques placards, Joseph Duplis quitta les communs du château où la marquise de Pompadour l'avait autorisé à travailler, moyennant quelques commandes insolites qu'il avait réalisées pour elle avec minutie. Ainsi des œilietons permettaient d'espionner les grandes pièces, d'ingénieuses sonnettes prévenaient de l'approche d'un indésirable, des clochettes minuscules alertaient quant à l'indiscrétion d'une servante.

La nuit lui semblait plus noire, une nuit épaisse, tapissée et pesante, lourde de menaces.

Les corbeaux l'observaient quand soudain l'étonnant Duplis prit peur. Il croyait désormais le duc de La Vallière à sa merci, mais il pensa alors que celui-ci devait peut-être manipuler tous ces volatiles.

*
* *

Depuis quelque temps, la surprenante Jeanne-Antoinette Poisson vivait recluse au château de Champs-sur-Marne. En butte à l'hostilité de la noblesse qui la rejetait du fait de son appartenance à la bourgeoisie, elle avait heureusement trouvé refuge en ce lieu. Mais depuis plusieurs jours, elle avait des visions effrayantes et de sombres pressentiments. Son chien était mort d'empoisonnement, semblait-il. Il avait eu droit à une part des mets servis quelques jours auparavant. La marquise en était sûre, la reine allait tout tenter pour l'assassiner. Nerveusement, elle semblait guetter l'heure.

*
* *

L'église, trapue, sans grâce, peu accueillante, qui avait reçu les vœux des jeunes époux, était ouverte et sentait l'encens et l'encaustique. Une unique cloche au son grave sonne toujours avec constance, chaque nouvelle heure. Le presbytère lui fait face. Un escalier étroit, en bois brut, monte au premier étage. Quelques pièces, pauvrement meublées s'alignaient sagement. En soutane noire et chapeau rond, le curé Armand Duplis vivait dans la plus jolie, sans confort. Eau sur le palier, maigre feu dans la cheminée, l'hiver. Un brouet peu roboratif deux fois par jour lui était servi par une souillon aux mains sales et à l'esprit endormi. Avec un fort accent, la jeune bonne parlait uniquement le patois de sa région natale et lorsque Joseph venait à l'église, les deux frères soupaient ensemble, elle leur contait avec de grands gestes quelques légendes berrichonnes.

*
* *



« À Madame Sophie, Comtesse de Roquencourt



Une seule chose à offrir à vos sentiments bienveillants : le blanc risque de se métamorphoser en noir !



Une fois sa robe enfilée et lacée, la marquise admira à nouveau sa tenue et son reflet...

Il me serait agréable de vous entretenir d'un événement fabuleux. Pourriez-vous me rencontrer demain après-midi, avant votre salon de cinq heures de relevé. Je passerai par la petite porte cochère de votre hôtel particulier, car ma venue ne doit éveiller aucun commentaire ou persiflage ! Comme vous le savez, et pour vous éclairer sur ma requête un peu précipitée, je marie ma jeune fille très prochainement et je dois vous informer d'un nouvel événement...

Fabuleux était l'adjectif employé au début de la présente. Il me semble qu'une réflexion commune changera l'élan d'un mot disgracieux, car par trop à la mode. Je ne peux vous en dire plus ici, ceci donnerait trop à voir aux curieux, vous verrez, les mystères du monde nous charmeront par leur complexité et leur ingéniosité.

Une seule chose à offrir à vos sentiments bienveillants : le blanc risque de se métamorphoser en noir !

Serviteur, Chère Comtesse, à demain

Signé, Baron Alphonse Lambert de Beauséjour. »

*
* *

La comtesse Sophie de Roquencourt attendait sa femme de chambre, et celle-ci tardait à arriver. Elle regarda la pendule juste au moment où sonnait trois heures.

Elle soupira. « *Ah vraiment cette jeune étourdie est insupportable !* »

Trois heures, déjà, et elle était loin d'être prête pour recevoir ses invitées du salon littéraire.

Elle regarda sa tenue, déposée soigneusement sur la méridienne. « *Ah, ce satin est vraiment magnifique ! Et cette dentelle, avec tous ses ruchés, est d'une beauté !* »

Elle savait qu'elle allait faire pâlir d'envie la Derignac et la Dumansart avec cette si élégante toilette.

Ces péronnelles allaient chacune à leur tour étriller leurs voisines, péroter et surtout persifler, comme de bien entendu. Elle regarda par la fenêtre et admira ses jardins, si bien agencés, où les oiseaux piaillaient et roucoulaient. Alphonsine arriva enfin, portant la perruque qu'elle avait savamment apprêtée.

« Allez, Alphonsine, hâtez-vous, vous voyez bien que l'heure tourne, et le baron de Beauséjour arrive dans peu de temps ! »

Sophie de Roquencourt était d'un naturel sec et cassant. Une fois sa robe enfilée et lacée, la marquise admira à nouveau sa tenue et son reflet dans le miroir : la robe était parfaite, ce bleu profond était splendide, et la perruque d'une hauteur quasi vertigineuse ; Encore un motif de jalousie qui la fit sourire. Elle se poudra, souligna ses lèvres d'un beau rouge carmin, tout en se préparant mentalement.

Très fier de lui, le baron Alphonse Lambert de Beauséjour minaudait dans son salon de musique. « *Mon affection pour la comtesse de Rocquencourt prend une ampleur inimaginable ! Pour faire partie de ses préférés, je me vautre dans toutes ses fantaisies et m’amuse à des effets de plume.* » Ce gentilhomme respecté et de grande renommée concoctait chaque jeudi du mois une intrigue à faire tomber en pamoison toutes les dames de la Cour ! Destinées personnellement à la Marquise, les histoires inventées du baron reprenaient des faits authentiques dans chacun de leurs rebondissements, et les mélangeait à souhait. Ses contes prenaient des allures de gazettes sociales et littéraires.

*
* *

Madame de Rocquencourt avait reçu le matin même un billet du baron de Beauséjour, qui avait piqué sa curiosité : « *Je marie ma plus jeune fille, etc, etc... le blanc risque de se métamorphoser en noir* ». Quelle intrigue allait se jouer ?

On toqua à la porte, et le majordome annonça que Monsieur de Beauséjour était arrivé. Elle cria :

« Dans le petit salon, faites-le entrer dans le petit salon. »

*
* *

La salle à manger du château, jusqu'alors calme, rompit son silence sous les coups donnés à la porte du hall d'entrée. Les premiers convives du salon littéraire de Madame de Rocquencourt arrivaient. Ils allaient bientôt tous se disperser dans les diverses pièces de réception du château. Les oiseaux semblaient les avoir devancés, tels des valets messagers. Alphonsine allait devoir accueillir ces convives du jour, les soulager de leurs tricornes, capes et manteaux et les mener jusqu'à Madame. Déjà un peu plus tôt, Monsieur le baron Alphonse Lambert de Beauséjour était arrivé discrètement. La cuisinière et ses commis n'avaient pas chômé depuis tôt ce matin-là, en vue de restaurer ce plus ou moins beau monde. Madame allait de nouveau permettre des rencontres, des échanges plus ou moins fondés, du persiflage en veux-tu en voilà : le grand salon allait piailler bien plus que ces oiseaux silencieux du dehors. Malgré les allers-venues, ceux-ci restaient toujours bien calmes, était-ce de mauvais ou de bon augure ?

*
* *

- Comtesse, quel bonheur de vous revoir !
- Mais vous m'avez intrigué mon ami. Prenez place sur ce petit fauteuil vert. L'un de vos préférés et faites-moi



oublier mes longues matinées d'ennui domestique. Vous me parliez de métamorphose. La chrysalide va-t-elle devenir papillon ou mourir dans son beau cocon blanc ?

- Comme c'est charmant comtesse, rétorqua le baron Lambert de Beauséjour ravi de plaire.

- Le papillon va bien s'envoler mais hélas d'un vol éphémère, bien que trop naturel...

- Baron, continuez. Pourquoi un hélas, associé à un propos bien que trop naturel. Les mariages, de coutume, possèdent cette ambivalence de Naturel et d'Arrangé !

- Ci fait comtesse, c'est de cet arrangement qui me fait souci. Monsieur de Lavallière, futur époux de ma fille serait en danger de mort, m'aurait-on confié.

- Monsieur un homme de cet âge si avancé est toujours en danger de mort, les soixante ans passés, et c'est un bienfait d'être veuve, jeune et riche. Ne voyez pas dans ces propos quelques méchancetés de ma part. Parmi mes meilleures amies, les plus amusantes et les plus instruites le sont par un veuvage prématuré. Le mariage ennue, ride et agace le plus souvent. Et vous aussi, aujourd'hui, baron, revenez avec une histoire plus excitante.

La comtesse de Rocquencourt raccompagna le baron à la porte du salon avec une fausse décontraction.

*
* * *

Dès que le baron fut parti, Madame de Roquencourt s'éventa longuement. Il lui fallait digérer la nouvelle et se préparer à affronter les péronnelles, les grandes phrases de Monsieur de Diderot, l'autorité du duc de La Vallière.

Elle entra dans le grand salon où elle aperçut une femme inconnue à l'allure précieuse et élégante. La Derignac portait toujours sa mouche au menton et la Dumansart sa perruque ridicule.

Les esprits éclairés devisaient de l'émancipation des femmes, de la galanterie, des étoffes si chères.

« *Où ai-je vu cette belle femme ?* » se disait Denis Diderot.

« *À Londres, sans doute...* »

La Dufour se mit au clavecin pendant que le duc de La Vallière reluquait la belle inconnue.

Au détour d'une conversation, Émilie sentit les regards insistants de cette ravissante inconnue, se poser sur toute sa jolie personne. N'étant pas insensible à son charme, la future mariée usa d'un stratagème dont les dames de la cours faisaient usage, *Le dialogue de l'éventail*.

Elle effleura son œil droit de son éventail fermé.

« *Quand te reverrai-je ?* »

Amandine De Bolbec, maîtrisait à merveille tous ces codes. Le chevalier, ouvrit gracieusement un éventail, le proposa à Émilie, comme réponse. « *Tu me plais beaucoup* ».

Émilie referma aussitôt le sien. « *J'accepte tout !* ».

Diderot les observait et trouvait que la belle inconnue avait le pied un peu long, et la main droite, lui semblait nouée et nerveuse, comme celle qui aurait manié bien des épées.



Mais le philosophe n'était pas là pour débusquer les espions, et il préféra aller boire un godet !

*
* * *

Ces derniers jours, la date du mariage de Mademoiselle de Beauséjour fut enfin fixée et le duc de La Vallière avait accepté l'invitation de la marquise de Pompadour à recevoir la noce au château de Champs.

Pendant cette période, Joseph Duplis avait quitté le village, plusieurs messes avaient été chantées au château des Conti et son office l'avait occupé plusieurs heures.

Épuisé, enfin disponible pour penser à organiser sa vengeance, il chevauchait à belle allure sur le chemin de Meaux en se dirigeant vers Champs.

Abandonnant sa monture aux bons soins du palefrenier du domaine, Duplis aperçut la marquise se promenant dans l'immense parc. Il décida de la rejoindre. Jeanne Poisson semblait bien préoccupée. Son visage fermé signifiait-il la provenance de quelque malheur ?

- Bonjour, ma belle amie, vous semblez bien nuageuse, rien de fâcheux, j'espère...

- Ne vous inquiétez pas, ami Duplis, une bien trop longue solitude conduit souvent à des humeurs cafardeuses... Je vous avoue que je m'inquiète de plus en plus ! On me laisse encore en vie et j'ignore bien le sens de tout ceci ! Ma disgrâce ne sert à rien puisque notre souverain prétend m'aimer encore...

Joseph Duplis prit le bras de la marquise avec tendresse, et avec une certaine malice, il grinça :

- Pour vous distraire, je vais vous présenter ce qui m'a coûté presque une année de labeur...

Revenus tous deux au château, ils gagnèrent les apprentis des communs où Duplis avait remis ses créatures. En quelques minutes, Jeanne Poisson se trouvait face à quatre étonnantes mécaniques vêtues avec goût et délicatesse.

- Oh, elles avancent vers moi... Leurs bras bougent, les lèvres vermeilles semblent murmurer... Et pourquoi ces créations bien étranges, Monsieur Duplis ?

- Mes créatures vont me venger, Madame la Marquise ! Venger mon honneur et rabattre le caquet d'un prétentieux !

- Me donneriez-vous son nom, mon ami ?

- Je vous fais confiance, Marquise... Le duc de La Vallière va bientôt trépasser, juste après ses noces... Je libère ainsi une jeune fille d'une affreuse promesse ! Elle sera libre, veuve et riche !

*
* * *

Les joues de la marquise avaient retrouvé leur éclat rosé, poussée par son désir de vivre. La mouche en forme de cœur, sous son œil pétillant, jouait à nouveau son rôle, décidément, la marquise était de ces femmes irrésistibles, incandescentes, rien, ni personne ne pourrait lui résister.





Interrogeant du regard son complice, il lui confessa les plans d'une vengeance assumée, minutieusement préparée.

Aussi charmeuse que soupçonneuse, la marquise se précipita vers une serrure savamment sculptée, façonnée de volutes et d'arabesques, son index délicat appuya sur une miniature, qui au demeurant servait d'agrément. Soudain, une porte en trompe l'œil, s'ouvrit sur un escalier dérobé ;

Personne, non personne n'espionnait la friponne.

*
* * *

Monsieur de la Vallière et Mademoiselle Émilie de Beauséjour s'unirent dans la petite église de Champs, à deux pas du château.

Le curé rondouillard expédia la messe à toute vitesse, salivant par avance à l'idée du somptueux souper prévu dans la soirée.

La très jeune mariée et son vieux mari, parcoururent à pieds, les quelque mètres qui les séparaient de l'entrée du domaine.

Partout des fleurs aux couleurs vives, des bouquets printaniers, des rubans, des falbalas.

La noce suivait, joyeuse et sautillante.

Arrivés devant le perron, ils furent accueillis par la Marquise de Pompadour, vêtue avec grâce, très en beauté.

Elle se pencha vers la jeune femme et l'embrassa chaleureusement.

Monsieur le duc de la Vallière s'inclina avec difficulté et effleura la main gantée de la marquise.

Ils furent introduits dans le grand salon d'apparat, scintillant de mille feux, pour un apéritif et une mise en bouche exquise.

Une nuée de corbeaux d'un noir de jais, s'abattirent subitement sur le toit du presbytère. Un coup de sifflet strident, les y avaient attirés. Ils attendaient, agités et fébriles, l'apparition du Maître, qui surgit sur le pas de la porte. Le visage chafouin, le curé les observa attentivement, les compta un à un, les nomma et les harangua dans une langue inconnue.

Silencieux, figés, l'œil fixe, ils l'écoutèrent sans ciller.

Un temps plus tard, les oiseaux prirent leur envol, d'un même élan en direction du château.

*
* * *

Laissant la noce, le Duc de La Vallière traversa la cour du château et entra dans l'appentis des dépendances à la recherche de nouvelles bouteilles. Plongé dans ses pensées, il ne fit pas attention à de petites silhouettes frêles pénétrant furtivement dans la pièce par une fenêtre.



Un sifflement bref et strident retentit au loin. L'appentis se remplit alors de bruissements d'ailes et de croassements. Des becs avaient actionné des mécanismes sur les automates qui s'étaient alors mis en mouvement en direction du duc et l'avaient lardé de coups de poignards, jusque-là savamment dissimulés sous le taffetas de leurs robes.

En quelques minutes, l'appentis était redevenu calme, les oiseaux s'étaient de nouveau envolés.

Les corbeaux revinrent au presbytère leur mission accomplie et se posèrent sur la pelouse.

Sagement alignés, se lissant les plumes et bavardant à voix basse, ils reçurent de la main du maître, en récompense, une bonne ration de grains dorés, craquants à souhait.

Le bon vieux curé, si pressé de retrouver et compter ces corbeaux, n'avait pas remarqué que l'un d'eux peinait à se déplacer. La plume terne, l'œil moins vif, l'animal avait perdu de son panache ...



Alertée par un bruit de verre cassé, la Marquise de Pompadour entra dans l'appentis. La lumière provenant d'un vasistas ouvert dessinait une masse sombre abandonnée et immobile sur le sol de terre battue. Elle découvrit avec effroi le corps du pauvre duc de La Vallière, gisant dans son sang parsemé de plumes noires et bleutées, collées sur ses dentelles de fête, souillées. Les robes de mariées des élégants mannequins assagis à présent se retrouvaient figées dans des pauses suspendues.

Devant le spectacle de cette danse macabre, la Pompadour sourit malicieusement. Elle était heureuse, pour les funérailles officielles du pauvre descendant de la Marquise de Montespan et du Roi soleil, Louis XV ne pourrait éviter de convier sa douce amie à la cérémonie...

LE CODE DES ÉVENTAILS

XVIIIème siècle

« **Bailler derrière son éventail** », va-t'en tu m'ennuies

« **Lever l'éventail vers l'épaule droite** », je te hais

« **Abaisser l'éventail fermé vers le sol** », méprisant

« **Faire signe vers soi de l'éventail fermé** » j'ai tout le temps envie de toi

« **Effleurer son œil droit de son éventail fermé** », quand te verrai-je ?

« **Cacher ses yeux derrière son éventail** », je t'aime

« **Proposer un éventail** » *tu me plais beaucoup*

« **Dissimuler son oreille gauche son éventail fermé** », ne dévoile pas notre secret

« **Refermer très lentement son éventail** », j'accepte tout !



LES MOUCHES

AU XVIIIème siècle

Les coquettes en usaient parfois à outrage : elles pouvaient en porter plus de quinze. Si elles étaient généralement rondes, sous Louis XV, on les taillait aussi en cœur, en lune, en comète, en croissant, en étoile, en navette. Elles n'étaient pas réservées aux femmes, les hommes en portaient aussi mais en moins grand nombre. La mouche était avant tout un instrument galant et de séduction. Elle avait un côté frivole si affiché qu'une dame qui voulait paraître sage n'en mettait pas. On conservait les mouches dans de petites boîtes spécialement conçues à cet effet, les boîtes à mouches.